

se laisser entamer par l'influence d'un milieu hérétique et anglais. S'il abandonnait sa langue résisterait-il longtemps et resterait-il lui-même? Multiplier les points de contact avec le protestantisme et ruiner le solide rempart que naturellement la langue française élève entre lui et l'anglais protestant ne serait certes pas un acte de prudence ni un acte de fierté.

La langue est pour l'homme le grand moyen de communication. Par elle se font les échanges intellectuels et moraux; par elle surgissent les rapports et se nouent les alliances. Les Canadiens une fois anglicisés subiraient toute l'attraction des mariages mixtes. Et qu'attendre de ces foyers partiellement fondés sur l'hérésie, sinon peut-être d'abord une génération de catholiques attiédés, puis une autre de parfaits protestants? Le jour où notre peuple aura rejeté le parler maternel, n'aura-t-il pas complètement failli à sa tâche? Pour avoir abandonné l'idéal français, n'aura-t-il pas abdiqué l'idéal catholique?

Nos pères, héritiers de la mission providentielle de la vieille France, ont apporté en ce continent le flambeau de la foi. Au prix de leurs travaux et de leur sang, ils l'ont conservé resplendissant. Ces preux du Christ et du Roi voulaient que la foi brillât d'un vif éclat en toute la terre américaine. Ils comptaient sur nous et nous ont transmis, avec la vie et la foi, leurs ambitions d'apostolat catholique et leurs rêves d'avenir. Anglicisés, noyés dans le tout anglo-protestant, avilis à nos propres yeux et dignes cette fois du mépris des Anglais, nous ne pourrions plus reprendre la mission apostolique de nos ancêtres et propager intensément la foi.

Si, comme on l'a dit justement, «chez trois millions de catholiques, descendants des premiers apôtres de la chrétienté en Amérique, la meilleure sauvegarde de la